

MYTHOLOGIE MACHINOISE

Maxime TANNEUR / CERCL

■ Avant-propos — Paolo DIAS FERNANDES

On opposera, par convention sans doute et assez naturellement, le paysage et l'artificiel. Pourtant, l'ouvrage dont il est question ici¹, s'est efforcé de représenter un paysage qui nait de l'artificiel. Nous employons le singulier afin de souligner l'importance d'un ensemble de données : historiques, socio-économiques, enfin — et surtout — culturelles qu'entraîne dans son sillage le couple paysage-charbon. C'est en effet l'artificiel de l'exploitation minière qui entraîne chez l'auteur de l'extrait suivant la création du paysage poétique. Un artificiel nourri du travail des êtres et des machines, que nous assimilons volontiers au culturel dans la traditionnelle opposition nature/culture. Pourtant il nous semble nécessaire de s'écartez de ce dualisme rhétorique pour évoquer la question du paysage produit, devrions-nous dire engendré, mis en texte que ce soit dans une perspective poétique ou documentaire. Un paysage qui n'est ni naturel, ni véritablement artificiel mais le fruit d'une entente entre une sociopoétique du charbon et la transformation sociogéographique des territoires par l'industrie minière.

L'étang Grénetier², situé sur le territoire de la commune de La Machine dans la Nièvre, est à l'origine un lavoir destiné à la purification et au tri des charbons. Construit en 1814 à l'aide d'une digue, il devient au fil des années — et notamment après la fin de l'exploitation minière — un lieu de plaisir et de pêche. Dans un étrange élan entre déformation romanesque et lyrisme hallucinatoire, Maxime Tanneur y puise une matière à paysage.



La première fois que mes yeux se sont posés sur elle, j'ai eu un instant de doute et d'hésitation, je l'ai embrassée du regard pétrifié de fascination, tentant alors le mieux possible de saisir ses traits, je fis le pari de les immortaliser, saisissant sur le moment quelques superbes clichés. Jalousement conservés, une fois revenu dans ma chambre d'hôtel, je les repassais en boucle, notant les qualités premières de ses plus secrets atours. Je fus alors pris d'une fièvre poétique qui m'amena à prendre la plume afin de transcrire sur le papier le portrait de cette étrange beauté. En mon esprit je dessinais un visage et un corps auquel, je tentais au moyen du verbe d'insuffler la vie. D'un rigoureux travail d'artisan mêlé à celui d'une recherche alchimique, naquit de l'encre une forme nouvelle, gagnant couleurs et contrastes par l'effort répété d'une imagination nourrie de récits mythiques, légendaires ou cultes de la littérature.

1 Il s'agit d'un extrait de *Chroniques décalées d'un voyage fait en terre nivernaise*, une œuvre annexée à un projet mené par le CERCL dans la Nièvre, entre janvier et juin 2023, dont découle le recueil collectif *Figurations territoriales – Machine poétique*, vol. 1, Clermont-Ferrand, CERCL, 2023.

2 Cette graphie est celle utilisée depuis le milieu du XX^e siècle, on trouve également la graphie « Grainetier » visiblement courante avant 1930.

La silhouette ébauchée obtint bientôt au sommet de la tête une riche toison fertile que le soleil d'une après-midi d'hiver dotait de longues mèches effilées, d'une blondeur similaire aux épis de blé. L'argile et la boue laissaient transparaître dans sa circularité le contour des courbes voluptueuses d'un corps encore ensommeillé. Un pâle reflet aqueux, au creux de son regard cristallin, reflétait un ciel froid et paisible sur la texture râche et morne de mon vêlin.

Si le pari que je me suis lancé put paraître en premier lieu grandement réussi, pour autant, étais-je parvenu à créer la vie ?

En voulant transformer la boue en or, j'avais essayé de jouer le rôle d'un illustre Frankenstein. Cependant, avais-je transféré une conscience capable de sentir ou d'exprimer quoique ce soit dans ma création ?

N'était-il pas orgueilleux de transcender les lois immuables de la nature ? De penser que là où la science s'avérait impuissante, la littérature parviendrait à faire advenir l'inadvenu ?

En effet, aussi attrayante que put paraître cette chimère, la surface inerte de l'étang ramène aussitôt le poète à sa propre solitude, à ses désirs, à ses rêves, à sa condition de créature mortelle, tentée de déceler l'invisible dans ce qui l'entoure, motivée par une quête personnelle et parfois égoïste d'esthétisme.

N'est-ce pas idiot, après tout, de raconter sous la forme d'une idylle, l'attrait que put avoir la contemplation d'un paysage nivernais sur le cœur d'un jeune homme en quête d'inspiration ?

Voici bien des questions auxquelles je ne prétends pas avoir trouvé de réponses. Si j'aime autant le mystère, c'est sûrement en raison de sa nature labyrinthique, de sa capacité à susciter chez l'explorateur le goût de la découverte et de l'hypothèse. Le premier poème que je composai sur l'étang Grenetier était donc rempli d'énigmes insolubles. Après tout, même aujourd'hui je demeure incapable d'expliquer les raisons pour lesquelles ce lieu fertilisa autant mon imagination, me poussant à exploiter des codes et des références préexistantes dans le but de créer une nouvelle mythologie.

